

Gilbert VAUDEY

« Lyon n'est plus du tout une ville populaire »

Lyonnais de toujours, Gilbert Vaudey revient en librairie avec *Lettre de loin, comment Lyon s'éloigne*, dix ans après *Le nom de Lyon*. Toujours amoureux des lettres, qu'il a enseignées en prépa dans les plus prestigieux lycées lyonnais, il écrit cette fois son sentiment de voir sa ville lui échapper, entre philosophie, politique et sociologie.

PROPOS RECUEILLIS PAR RODOLPHE KOLLER

De manière superficielle, on pourrait trouver votre texte conservateur...

Gilbert Vaudey : « On peut le trouver conservateur, mais je ne pense pas qu'il le soit. Au début, lorsque je m'interroge sur le sentiment d'un changement à Lyon, la première réflexion qui me vient à l'esprit, c'est qu'il n'y a rien de plus normal qu'une ville qui change. Quand on y a grandi dans les années 1940 et 1950, c'était quand même une autre ville, populaire, ouvrière. Il est normal qu'au fur et à mesure cette ville s'éloigne. Je peux avoir un peu la nostalgie des grands brouillards lyonnais qui n'existent plus. Les gens se chauffaient au bois et au charbon et ça rejetait dans l'atmosphère une pollution extraordinaire, et je sais à quel prix cela s'est payé en termes de maladies, etc. Voir la ville s'ouvrir « *pli selon pli* », comme l'écrit Mallarmé, tout ça me laisse nostalgique. Mais pour moi la nostalgie n'est pas un problème, c'est le sentiment vif de l'écoulement

du temps et de ce qu'il y a d'irréversible. Ce n'est pas forcément la revendication d'un retour en arrière; c'est avoir vécu quelque chose et en avoir gardé un souvenir fort.

Par exemple ?

Par exemple, la rue de Brest et la rue Paul-Chenavard en enfilade. C'est une rue qui a toujours évoqué pour moi les années 1950. Il y avait une série d'enseignes qui ont duré jusqu'aux alentours de 2000 et qui faisaient que je projetais sur cette rue des images que ne peut plus voir quelqu'un d'une génération postérieure. J'insiste sur le fait que vivre en un même lieu ne fait pas de nous les habitants de la même ville. Autre exemple, le 8-Décembre, avec des dizaines de milliers de petites flammes tremblotantes, ce que Breton appelle « *le magique circonstanciel* ». Quand on a des projections et des lasers, ça peut être plus ou moins réussi, mais il n'y a aucune féerie là-dedans. C'est devenu bruyant et vulgaire.

Un certain nombre de réalisations plus contemporaines ne trouvent pas grâce à vos yeux : la piétonnisation de la rue Victor-Hugo... (Il coupe)

Toute la piétonnisation a été ratée. Il ne faut pas oublier que les gens qui ont piétonnisé Lyon, ce sont Pradel et son équipe, des gens qui avaient jusqu'ici pensé Lyon autour du tout-voiture. Ils ont piétonnisé la rue de la République qui est immense, alors qu'on aurait pu réduire la circulation, et cela a été une erreur. D'ailleurs ça a tué le commerce un peu huppé au profit d'autres plus adaptés aux ●●●



Café du Jura

25 rue Tupin, Lyon 2^e

— Notre repas —

Terrine de la mer
Œuf meurette

Gâteau de foie de volaille
Onglet sauce vigneronne
Un pot de côte de Brouilly

Deux cafés

— L'addition —

86,30 euros

Mon déjeuner avec Gilbert Vaudey

Fidèle à la manière dont il aime parcourir la ville – « je ne prends jamais la voiture à Lyon », confie-t-il –, c'est à pied que Gilbert Vaudey nous rejoint au Café du Jura, adresse réputée des Cordeliers, en manteau et chapeau noirs ce mercredi 4 janvier. Le choix du lieu est tout sauf anodin, ce bouchon représentant pour l'auteur un îlot mémoriel préservé des bouleversements urbanistiques et anthropologiques qui agitent Lyon. Telle une flamme vacillant dans la tempête, sa petite voix peine à émerger du joyeux brouhaha du restaurant, mais jamais ne s'éteint. Notre entretien durera près de deux heures, mêlant souvenirs, réflexions philosophiques

et politiques, « *sociologie sauvage* » et références culturelles, dont ce normalien constellera nos échanges. Amoureux de la ville qui l'a vu naître, et qu'il n'a quittée que lors de ses études parisiennes, Gilbert Vaudey n'a pourtant pas énormément publié sur Lyon. « *J'aurais aimé écrire un livre sur les cafés de Lyon, et un autre sur la rue de Créqui, de l'habitat bourgeois de la Tête d'Or jusqu'à l'habitat populaire de la Guillotière, décrire l'évolution progressive des commerces* », glisse-t-il. Dans sa *Lettre de loin*, Gilbert Vaudey multiplie les références à la *Société du spectacle*, manifeste de l'Internationale situationniste publié par Guy Debord quelques mois avant Mai 68. Ce

courant idéologique, il l'a embrassé en tant que « *continuation critique du surréalisme, dont le regard portait sur la ville. Avec l'idée, lorsque l'on se promène, de vivre des situations poétiques.* » Pour y être né et y avoir dit au revoir à des êtres chers, ce qu'il est advenu de l'Hôtel Dieu le laisse songeur : « *Pendant longtemps, c'était le seul grand monument de Lyon en dehors de l'Hôtel de Ville. Le premier bâtiment que l'on voyait en arrivant de Suisse, d'Italie, c'était un temple à l'humanité souffrante qu'on avait commandé à Soufflot. Ça disait quand même quelque chose ! Ce qui est extraordinaire, c'est que la première chose à laquelle on ait pensé, c'est le luxe.* »



BIO EXPRESS

1945

Naissance à l'Hôtel-Dieu (Lyon 2^e).

1966

Entre à l'ENS Saint-Cloud, après avoir fait son lycée à Ampère et sa prépa à Herriot.

1972

Retour à Lyon où il enseigne au lycée Ampère, à La Martinière Terreaux puis au Parc.

2013

Parution du *Nom de Lyon* aux éditions Bourgeois, « mon livre positif sur Lyon ».

11.2022

Parution de *Lettre de loin, comment Lyon s'éloigne*, chez Libel.

●●● gens qui traînent. Et la piétonnisation a tué la rue Victor-Hugo à son tour : il y avait une librairie, un très bon traiteur, une excellente pâtisserie... Tout ça a disparu, remplacé par des commerces dans l'ensemble très médiocres. Faire des espaces piétons, je suis évidemment pour, mais il y avait peut-être quelque chose à faire dans les petites rues d'Ainay, pour favoriser la flânerie. Ces grands axes, c'est le contraire de la flânerie, ça engage soit à marcher assez rapidement, soit à s'agglutiner.

Vous évoquez également la Guillotière à travers l'histoire du Clip...

L'histoire du Clip est exemplaire. Ce bâtiment a été construit contre les immigrés de La Guillotière, il n'y a aucun doute là-dessus, avec des barrières de chantier bleu blanc rouge, l'inconscient à l'œuvre... Ça avait été tellement violent qu'ils les avaient enlevées. Les commerçants du quartier avaient vécu ça comme une vraie provocation. Les intentions de départ étaient lamentables, la réalisation était lamentable, tout comme la situation actuelle. Tout est risible. Il fallait le faire quand même d'oublier d'activer la garantie décennale des travaux ! Ça en dit long sur la gestion de l'affaire. Ça m'a beaucoup énervé de le voir s'édifier, j'espère vivre assez vieux pour le voir être détruit.

Vous êtes plus nuancé au sujet du Vieux Lyon.

Le Vieux Lyon était destiné à être détruit et je me sens du côté de ceux qui l'ont défendu, avec le résultat qui est celui d'une exploitation touristique très pénible. Le Vieux Lyon a été préservé, mais il le paye d'une forme de muséification. Ce qui a changé terriblement dans le Vieux Lyon, le centre et les Pentes, c'est la fermeture des traboules, qui a commencé dès les années 1970.

Vous parlez d'ailleurs d'une « banalisation » des traboules.

C'est devenu une attraction, au sens de *La Société du spectacle* de Debord. On met en avant « Lyon ville des traboules », sauf qu'il n'y en a plus pour ainsi dire. Sur les 325 décomptées par René Dejean, il faudrait se battre pour en trouver 20 d'ouvertes. Par exemple rue Puits-Gaillot, la traboule des Droits de l'Homme est annoncée par une plaque mais elle est toujours fermée. Elle n'est accessible que par la rue Désirée, or une traboule, ça fonctionne dans les deux sens. On a perdu le côté utilitaire de la traboule et sa légèreté poétique.

Considérez-vous que, ce que Lyon a gagné en s'ouvrant au monde, elle l'a perdu de son caractère intime ? D'ailleurs, a-t-elle cherché cette reconnaissance internationale ou bien cela s'est-il imposé à elle ?

« J'ai le sentiment que Lyon est habitée aujourd'hui par des gens qui n'ont pas le goût de la ville. »

C'est une question compliquée, parce que Lyon était autrefois une ville qui se souciait peu de son image, mais en même temps, ça a été très souvent dans l'histoire une grande ville internationale. Au XVI^e siècle, on la freinait : on lui refusait le droit d'avoir une université, un parlement... C'était une ville trop riche, trop puissante. Au XVII^e siècle, la soierie lyonnaise s'exporte tant en Russie qu'en Espagne ou aux États-Unis, c'était une grande période de rayonnement. Depuis, on l'a cherché. L'idée de rayonnement ne me déplaît pas, mais ça s'est traduit par une espèce de course aux records, aux classements. Avec une difficulté à assumer son rôle : dans les années 2010, on peinait à trouver la presse internationale. Bernard Simeone a eu cette phrase au sujet de Turin, qui s'applique très bien à Lyon : « *C'est une ville qui, privée d'être la première, ne sait pas si elle doit s'en réjouir ou si elle en souffre.* » Or Lyon a toujours été exploitée, brimée dans son ascension par Paris. Pendant longtemps, on a le sentiment que les Lyonnais s'en sont accommodés, mais c'était moins le cas sous Gérard Collomb. Le fait par exemple que Lyon se mette en scène...

Vous voulez parler du plan Lumière ?

C'est un vrai changement ! Je garde le souvenir très fort de ce Lyon formant un bloc de noir dans la nuit. Mais je ne me plains pas du tout d'avoir une très belle ville nocturne. D'autant que le sentiment de la ville quand on s'y promène la nuit est très vif. C'est comme si les distractions qui empêchent la concentration le jour avaient disparu. Mais je crois que ce qui a le plus changé à Lyon, c'est l'affichage du luxe dans une ville où il convenait de ne pas paraître. Tout cela traduit la nouvelle sociologie de Lyon, qui n'est plus du tout une ville populaire, et qui m'évoque souvent l'installation de néo-urbains, comme on parle des néo-ruraux qui se plaignent du coq qui chante. Si on veut vraiment changer la ville, il faut l'aimer pour ce qu'elle est. J'ai le sentiment qu'elle est habitée aujourd'hui par des gens qui n'ont pas le goût de la ville. Cette ville pacifiée comme ils disent, c'est la ville de l'entre-soi, où l'on n'est pas gêné par des banlieusards ou des gens borderline. » ■